

Hiro'a

JOURNAL
D'INFORMATIONS
CULTURELLES

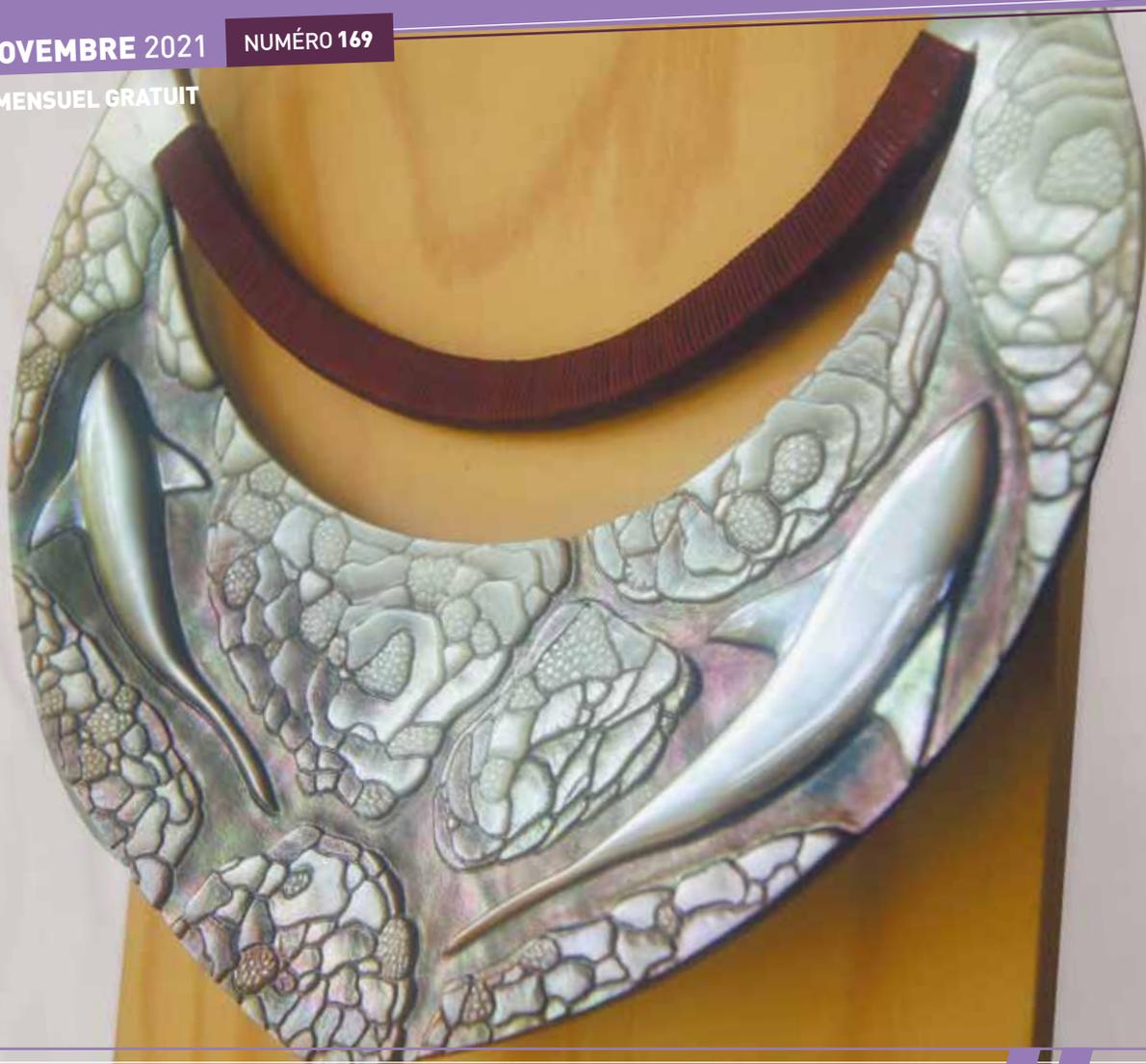
_ DOSSIER : Salon : Les jeunes artisans réinventent la tradition

- _ LA CULTURE BOUGE :* LE CHANT COMME CADEAU DE NOËL
HUI HEIVA : QUAND LES CHEFS SE RACONTENT
- _ L'ŒUVRE DU MOIS :* DESTŪTI'I À L'UNIVERSITÉ : TOUT UN SYMBOLE
- _ TRÉSOR DE POLYNÉSIE :* LE MARO'URA DÉVOILE SES SECRETS AU QUAI BRANLY
- _ POUR VOUS SERVIR :* LE CONSERVATOIRE À PUNAAUIA : C'EST PARTI !
LE RÈGLEMENT DU HEIVA REVU ET ADAPTÉ

NOVEMBRE 2021

NUMÉRO 169

MENSUEL GRATUIT



La photo du mois



Spécial
week-end

SÉJOURS AUX ÎLES SOUS LE VENT

PAR EXEMPLE:

Huahine

Séjour 2 nuits

Vols + transferts + hébergement + petit déjeuner

à partir de **31735 F*** /pers.

Nuit sup. à partir de 4650 F/pers. avec petit déjeuner

Vivez les îles!



*Tarifs 2021, par personne, sur la base de 2 personnes par chambre ou bungalow, valables jusqu'au 31 décembre 2021, sous certaines conditions. Transferts aéroport, TVA, RPT, la taxe de service, redevance aéroport et contribution de solidarité inclus ; taxes de séjour payables sur place.

Promos, infos et liste des destinations : www.sejoursdanslesiles.pf

Au 40 86 43 43, auprès de notre agence Air Tahiti Papeete ou de votre agence de voyages habituelle.



HIRO'A, JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES

© CAPF/21



Les élèves et enseignants du Te Fare Upa Rau attendaient ce moment depuis plusieurs mois : les auditions classiques ont repris, mercredi 20 octobre à 18 heures, dans la salle du grand auditorium du Conservatoire.

Dans le respect des mesures sanitaires en vigueur, les élèves de la classe de chant lyrique de Peterson Cowan ont été les premiers à s'élancer, accompagnés au piano par Isabelle Debelleix.

Une jeune pianiste émérite, Jade Popoff, a également laissé parler son talent en interprétant une valse de Frédéric Chopin.

Les auditions classiques du CAPF ont lieu deux fois par mois. Elles permettent aux élèves de faire face au public sur une scène exigeante mais toujours bienveillante.



« Nous avons mis au jour une nouvelle structure funéraire »

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA SIGAUDDO-FOURNY - PHOTOS : DCP

6

HIRO'A, JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES



Cette campagne a mis au jour un aménagement funéraire.

*Interrompu en 2020, en raison de la situation sanitaire, le programme de recherche archéologique mené sur le site du *tahua marae* Taputapuātea a repris pendant trois semaines en octobre dernier. Si l'objectif est toujours de mieux définir la chronologie du site, cette nouvelle campagne de fouilles a permis la mise au jour d'une structure funéraire jusque-là inconnue. Preuve que Taputapuātea a encore bien des secrets à nous livrer.*

Une nouvelle campagne de fouilles s'est déroulée en octobre dernier sur le site du *tahua marae* Taputapuātea. Pouvez-vous nous rappeler l'origine de ce programme ?

C'est un programme scientifique mené par la Direction de la culture et du patrimoine en partenariat avec le CIRAP* et la MSHP*. Il résulte des nombreuses recommandations formulées par l'Unesco lors du classement du site. Le programme a démarré en 2019, sous la direction scientifique de Louis Lagarde, maître de conférences à l'université de la Nouvelle-Calédonie et membre du CIRAP. La première campagne, en septembre-octobre 2019, s'était concentrée sur les *marae Opu Teina* et *Turi* afin de les dater. Les premiers résultats ont été très encourageants. En 2021, nous avons poursuivi sur cette perspective, mais sur d'autres secteurs du site.

C'est une reprise après une interruption d'un an ?

En 2020, la pandémie nous a empêchés de faire de nouvelles fouilles, mais la DCP

a pu tout de même lancer une opération de prospection par géo-radar. C'est un moyen de prospection géophysique non destructif qui consiste à émettre, via une antenne, une onde électromagnétique brève et de haute fréquence, qui se propage en profondeur et se réfléchit partiellement sur les interfaces rencontrées. Cela permet de sonder le sous-sol et de repérer des anomalies.

Est-ce que cette nouvelle campagne s'est appuyée sur les résultats du géo-radar ?

Le géo-radar a identifié plusieurs anomalies dans différents secteurs du site. Cette campagne 2021 a donc eu pour objectif de vérifier la nature des anomalies enregistrées. Celles-ci peuvent être d'ordre géologique, hydrologique ou archéologique, c'est-à-dire liée à l'activité humaine. C'est en cela que nous devions, dans un second temps, faire des fouilles, afin de vérifier la nature des anomalies.

Combien d'anomalies avez-vous vérifiées ?

Pendant cette campagne de fouilles, nous avons choisi de vérifier trois anomalies, toutes invisibles en surface. Auparavant, rien ne pouvait laisser penser qu'il y avait des structures à ces endroits précis. Nous n'avons pas sélectionné des anomalies liées à des structures apparentes.

Comment avez-vous procédé ?

On a une méthodologie et une problématique qui guident les fouilles. Bien que sur le terrain les fouilles aient été dirigées par Vincent Marolleau et moi-même, Louis Lagarde demeure le responsable scientifique des fouilles. Nous communiquons tous les jours avec lui en visioconférence car il n'a pas pu nous rejoindre en raison de la fermeture du ciel calédonien. Nous avons également des travailleurs du district qui sont embauchés le temps de la fouille. Au maximum, nous étions dix personnes avec la participation de bénévoles lors des fouilles sur le site pendant trois semaines.

Qu'avez-vous découvert ?

Une des anomalies correspond à une découverte majeure. Il s'agit d'un aménagement funéraire. Sous une épaisse couche de sédiment, des blocs de pierre et de corail couvrant partiellement des ossements humains sont apparus.

Comment avez-vous procédé sur cette structure ?

On l'a mise au jour à 50 cm de profondeur. Dans un premier temps, on a ouvert la fouille sur 2 m², puis nous l'avons ouverte sur 6 m² en raison de la présence d'indices. Mais cela reste insuffisant car elle est

en réalité plus vaste. La mise à jour de cette structure funéraire, nous a obligés à interrompre l'opération, car la fouille de ce type de structure nécessite un renforcement de l'équipe et la présence sur site d'un spécialiste en anthropologie physique. Après avoir prélevé du corail, du charbon et de l'os pour analyses, nous avons refermé le sondage en espérant revenir l'année prochaine et poursuivre nos recherches au même endroit.

Quid des deux autres anomalies ?

Les deux autres anomalies ont fait l'objet de fouilles également. La première s'est avérée négative car il s'agissait d'une anomalie géologique. La seconde est encore en cours d'étude, mais elle semble aussi géologique. Nous avons ajouté la fouille d'une autre structure très ruinée, qui n'avait pas fait l'objet d'une restauration et qu'on connaît peu. Elle est connue sous le nom de *Tahua Hititai*, une plateforme vraisemblablement associée au *marae Hititai*, mais pour l'heure nous ne sommes sûrs de rien. Elle est quasiment invisible en surface aujourd'hui et le géo-radar n'était pas intervenu dans cette zone.

Reste-t-il des anomalies à vérifier ?

Le géo-radar a sondé tout le site. Il faudra à terme que toutes les anomalies soient vérifiées. Il y en a au moins une dizaine d'autres.

Est-ce qu'une nouvelle campagne est prévue en 2022 ?

Après chaque fouille, il y a environ un an d'étude en laboratoire, notamment pour la datation. Cela nous laisse un an pour préparer la prochaine campagne. ♦



Ce programme scientifique de fouilles est mené par la Direction de la culture et du patrimoine en partenariat avec le CIRAP et la MSHP.

*Centre International de Recherche Archéologique sur la Polynésie, et Maison des Sciences de l'Homme du Pacifique

7

HIRO'A, JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES

Des tūti'i à l'université : tout un symbole

12

RENCONTRE AVEC VIRI TAIMANA, DIRECTEUR DU CENTRE DES MÉTIERS D'ART.
TEXTE ET PHOTOS : SULIANE FAVENNEC

L'installation de tūti'i pour accompagner l'inauguration des nouveaux bâtiments de l'UPF est en cours de gestation. Ces monuments sont imaginés et créés par trois enseignants phare du CMA. Ils devraient être livrés en juin prochain. Rencontre avec Viri Taimana, artiste et directeur du Centre.

Les travaux des nouveaux bâtiments de l'UPF seront livrés en juin prochain.



Un monument symbolique pour accompagner les nouveaux bâtiments de l'université de la Polynésie française et inaugurer ces futurs laboratoires de recherche, c'est le projet proposé par l'UPF au Centre des métiers d'arts (CMA). Les travaux sont en phase de finition, les bâtiments devraient être prêts pour avril. « Le président et son équipe souhaitent une œuvre contemporaine comme une identité visuelle pour l'inauguration des laboratoires de recherches », explique Viri Taimana, le directeur du CMA. Avec deux de ses collègues enseignants, Tokai Devatine et Hihirau Vaitoare, ils ont choisi de préparer une installation de tūti'i.

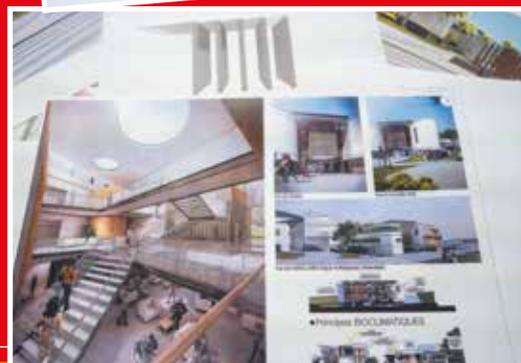
Ces colonnes, figures de proue sculptées à l'avant et à l'arrière de la pirogue, symbolisent la colonne vertébrale de succession d'ancêtres. « Car nous ne sommes pas immortels, précise Viri Taimana. On est dans une logique d'évolution, de transmission et de tradition revisitée. » Les trois enseignants du CMA se sont déjà attelés à la tâche. Plan, implantation, formes dessinées, le projet a bien germé dans leur esprit créatif. Chacun a son rôle : Viri travaille sur l'aspect de l'ensemble de l'installation, Tokai sur le sens et le patrimoine et Hihirau sur la faisabilité, la structure et la simulation en 3D.

Le choix du matériau

Au centre des débats des artistes : le choix du matériau. Ils se sont arrêtés sur trois options : le verre, la céramique ou le corten, de l'acier auto-protecteur à

corrosion superficielle. « Le fait d'aller sur un matériau autre que le bois est une volonté d'intégrer la création, qui amène tout ça dans une contemporanéité », explique Viri Taimana qui ne cache pas la complexité de l'ouvrage, aucun des trois artistes n'ayant encore manipulé ce type de matériau. Les interrogations sont donc nombreuses : quelle est la résistance de chaque matériau ou encore comment cela va fonctionner esthétiquement ?

Le matériau choisi sera travaillé par des spécialistes, soit au fenua ou à l'extérieur, puis installé à l'UPF. « L'idée aurait été aussi d'envoyer une personne du CMA se former dans un atelier travaillant le matériau choisi. Cela pourrait être le suivi d'un projet du début à la fin car il faut faire attention à la sécurité, les pièces doivent être réalisées de manière rigoureuse. » Chaque matériau fait d'ailleurs l'objet d'une analyse par un bureau d'études qui va préconiser ce qu'il faut pour que l'installation soit réalisée en toute sécurité.



13

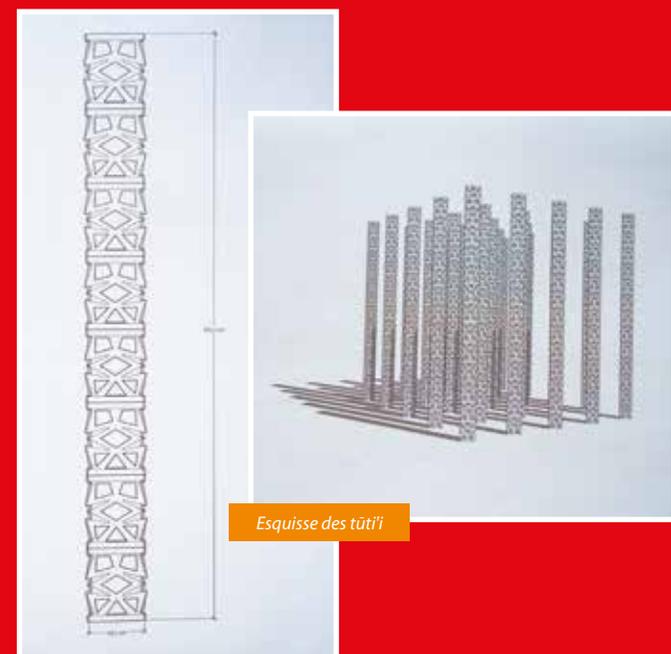
HIRO'A JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES

Toute une symbolique

Des discussions avec l'architecte ont également été amorcées sur la hauteur des installations mais aussi leur disposition : soit à l'entrée comme une installation de plusieurs tūti'i les uns à côté des autres, soit des tūti'i qui jalonnent le parcours des élèves. « On doit arriver à éduquer les étudiants qui doivent comprendre que ce travail est la démonstration d'un savoir-faire et une transmission du patrimoine à travers une signalétique descriptive. » Autre réflexion importante : l'apport symbolique de chaque matériau et voir si l'idée que les artistes s'en font fonctionnera. En transposant en verre, les ancêtres deviennent-ils transparents ? La céramique apportera-t-elle le côté lissé, froid voire inaccessible ? Le métal, lui, amène une certaine rigueur avec cette rouille présente malgré le temps qui passe. « L'idéal pour nous serait le verre car l'œuvre est alignée sur le lever du soleil. Une lumière qui illumine ces verres qu'on voudra colorés et qui va donc colorer l'espace ! Tout est en mouvement car il y a une projection lumineuse au sol qui remonte les bâtiments suivant la course du soleil. Le verre est le plus coûteux mais c'est aussi le plus intéressant », avance le directeur du CMA dont le choix, au-delà du coût, dépendra aussi de la disponibilité du matériau.

Un travail en continuité entre l'UPF et le CMA

Le monument doit être livré en juin prochain afin d'inaugurer l'ensemble des nouveaux bâtiments. En attendant, les artistes vont procéder à des expérimentations sur les trois matériaux envisagés avant d'arrêter leur choix. Quoi qu'il en soit, ce projet démontre la volonté de l'université de



Esquisse des tūti'i

travailler avec le Centre des métiers d'art. Dans le nouveau bâtiment, il y aura d'ailleurs un atrium où un espace sera dédié à l'installation d'œuvres, régulièrement renouvelées. L'installation des tūti'i constitue ainsi un premier pas concret vers un partenariat entre ces deux établissements. ♦

Salon :

Les jeunes artisans réinventent la tradition

RENCONTRE AVEC MARANIA WAN, CHARGÉE DE DÉVELOPPEMENT ET D'ANIMATION AU SERVICE DE L'ARTISANAT TRADITIONNEL, ET AVEC DANIEL TIKARE ET VAINUI BARSINAS, PARRAINS DE L'ÉVÉNEMENT. TEXTE : MO - PHOTOS : DIVERS

Lampe d'Arava Tahiti



Le Maro'ura dévoile ses secrets au Quai Branly

RENCONTRE AVEC MIRIAMA BONO, DIRECTRICE DU MUSÉE DE TAHITI ET DES ÎLES.
TEXTE : PAULINE STASI - PHOTOS : MIRIAMA BONO

L'exposition « Maro'ura, un trésor polynésien » a ouvert ses portes le 19 octobre dernier au musée du quai Branly-Jacques Chirac à Paris. Fruit d'une collaboration étroite entre le Musée de Tahiti et des îles, le musée parisien et le chercheur Guillaume Alévêque, cette exposition retrace l'histoire passionnante de l'un des objets les plus fascinants de la culture polynésienne, un maro'ura. Avant sa mise en dépôt au Musée de Tahiti et des îles, le visiteur parisien peut découvrir jusqu'au 9 janvier un fragment de cette ceinture, longtemps disparue et identifiée seulement depuis 2016.

Première présentation au public pour le Maro'ura.



le maro'ura dévoile ses mystères depuis le 19 octobre dans le cadre de cette très belle exposition organisée conjointement par le Musée de Tahiti et des îles, le musée du quai Branly et le chercheur Guillaume Alévêque. « C'est un commissariat à trois têtes, Stéphanie Leclerc-Caffarel du Quai Branly, Guillaume Alévêque et le Musée de Tahiti. Ce n'est pas courant. Bien sûr, la distance et la crise sanitaire n'ont pas forcément simplifié le travail, mais cela s'est très bien déroulé. Il y a eu une vraie synergie, une belle collaboration entre nos équipes, notamment avec Marine Vallée, et celles de Paris. On a senti un intérêt, une vraie considération pour la culture polynésienne lors de l'organisation de l'exposition », note la directrice du Musée de Tahiti et des îles.

Tous les regards se portent sur lui ! Bien protégé, un fragment de maro'ura se dévoile pour la première fois au public lors d'une exposition intitulée « Maro'ura, un trésor polynésien » qui se tient au Quai Branly jusqu'au 9 janvier 2022. Il faut dire que sa redécouverte, tout à fait exceptionnelle, ainsi que sa place dans la culture polynésienne méritaient amplement une exposition pour le public parisien avant de quitter la capitale française. « Nous avons signé une convention avec le Quai Branly pour un dépôt de ce maro'ura au Musée de Tahiti et des îles. La durée de cette convention est de cinq ans, mais le maro'ura est destiné à rester en Polynésie française », explique Miriama Bono, directrice du Musée de Tahiti et des îles, visiblement ravie que ce trésor illumine bientôt l'établissement culturel polynésien après sa rénovation.

Mais avant d'être admiré en Polynésie française, c'est donc au Quai Branly que



D'autres objets polynésiens sont exposés.

Une vraie enquête

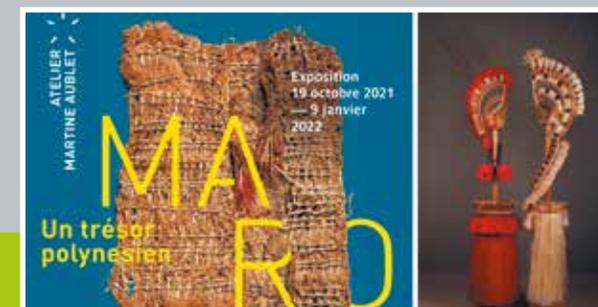
Tout d'abord, l'exposition raconte la façon dont ce maro'ura a été redécouvert par hasard par le chercheur Guillaume Alévêque. Elle relate également la valeur hautement symbolique de cet objet dans la culture polynésienne. C'est en s'intéressant à la collection polynésienne du musée du quai Branly que le chercheur, spécialiste de la Polynésie, tombe sur ce fragment de maro'ura. Toute trace d'un maro'ura avait disparu depuis la conversion au christianisme de la Polynésie au début du 19^e siècle. Dans une enveloppe de to'o, le chercheur découvre un objet de tapa de 35 cm par 18 cm sur lequel sont cousus 2 500 calami de plumes. Il remarque également des morceaux de drap de laine rouge. Il débute alors son « enquête ». Il fait analyser les morceaux... Les résultats montrent que ce ne sont certainement pas des morceaux de tissus lambda. Teints à la garance, typique des fanions anglais du 18^e siècle, ils proviendraient probablement du fanion que l'Anglais Samuel Wallis avait utilisé pour prendre possession de Tahiti en 1767. Avec la réapparition de ce maro'ura, c'est donc tout un pan de l'histoire de la Polynésie qui rejaillit d'un coup. « Les Polynésiens avaient pris ce long fanion rouge. Le rouge est une couleur sacrée. Décrit par James Cook et William Bligh, ce fragment de maro'ura est très certainement issu du maro'ura que Pomare II a cédé aux missionnaires protestants », explique la directrice du Musée.

Orné de plumes jaunes et rouges et long de quatre mètres, le maro'ura était une ceinture extrêmement prestigieuse des grandes chefferies des îles de la Société. Il n'était porté que lors de l'investiture d'un ari'irahi, puis il était rangé précieusement.

Le rouge était une couleur sacrée

Si l'exposition se penche sur l'histoire du maro'ura, elle ne s'arrête pas seulement au passé de cet objet exceptionnel et cherche à faire le lien avec le présent. « On a souhaité replacer le maro'ura dans un contexte actuel afin de montrer que même s'il avait disparu, il faisait toujours partie de l'imaginaire collectif des Polynésiens. C'est une pièce emblématique sacrée. Entre son côté sacré polynésien et le fanion anglais, ce maro'ura symbolise parfaitement le passage d'un monde à l'autre (...). Cet objet marque d'ailleurs l'entrée des salles suivantes de notre future exposition permanente », souligne Miriama Bono.

Les commissaires ont souhaité mettre en avant la thématique du sacré notamment à travers la couleur rouge et certains ornements comme des plumes. « Nous exposons aussi des belles pièces de Hawaii pour faire le parallèle avec l'utilisation de la couleur rouge et des plumes dans l'ensemble polynésien. Toujours dans cette thématique du sacré, nous exposons d'autres to'o associés au fragment. Le musée de Lille a également prêté des to'o, ils permettent de montrer la diversité des to'o polynésiens. Enfin, l'exposition ouvre sur d'autres objets de la culture polynésienne comme un costume rouge de la troupe Hei Tahiti ou encore des tifaifai avec toujours comme fil conducteur, le rouge, couleur sacrée », conclut Miriama Bono. ♦



PRATIQUE

- L'exposition « Maro'ura, un trésor polynésien » du 19 octobre 2021 au 9 janvier 2022 au musée du Quai Branly-Jacques Chirac à Paris.
- Les mardi, mercredi, vendredi, samedi, dimanche de 10h30 à 19h00. Le jeudi de 10h30 à 22h00.

Roger Tetuira, maître artisan

RENCONTRE AVEC ROGER TETUIRA, ENSEIGNANT AU CENTRE DES MÉTIERS D'ART.
TEXTE ET PHOTOS : SULIANE FAVENNEC

24



Il est le plus ancien enseignant du Centre des métiers d'art. Roger Tetuira est un maître artisan de la Polynésie française. Depuis trente-cinq ans, il apporte son savoir-faire aux nombreux élèves du Centre.

Assis devant la table de l'atelier de gravure, au premier étage de l'un des immeubles du Centre des métiers d'art, l'homme est concentré sur ce qu'il fait. Lunettes de protection sur les yeux, les doigts minutieusement affairés sur la machine de gravure, il fait face à ses élèves. Roger Tetuira a cinquante-trois ans, il est le plus ancien du Centre : il a fait partie de la promotion Henri Bouvier, le premier directeur du CMA. Il y est entré en 1982 en tant qu'élève avant de devenir formateur en 1987. Depuis, le quinquagénaire forme les élèves de première année à la maîtrise de la pièce à main, la machine à graver et la sculpture. « *Je donne la base : comment affuter les outils, comment couper le bois avec une tronçonneuse ou travailler les motifs. Je dois les former en un an car ils doivent savoir tout faire une fois en deuxième année.* »

La gravure des différents motifs des archipels de la Polynésie fait aussi partie du programme. Roger est originaire de Rimatara aux Australes et son œuvre est jonchée de motifs de chez lui dont il est fier. « *C'est important pour moi de mettre en avant les motifs des Australes, qui sont moins connus et qu'on perd. Ces motifs sont assez répétitifs. Il faut donc avoir la passion.* » La passion, Roger l'a. L'artiste

aime son métier et, selon ses confidences, ne pourrait pas faire autre chose. Il passe beaucoup de temps à graver ces motifs avec une extrême minutie. Il est d'ailleurs reconnu au Centre et dans le milieu pour son savoir-faire. « *Il est vraiment dans la tradition des métiers d'art, il est une référence. C'est un maître artisan de la Polynésie* », souligne Viri Taimana, directeur du CMA, qui travaille avec cet artiste diplômé de l'UPF et de l'école Boule. Une école créée en 1886, et qui est l'une des plus grandes écoles des métiers d'art et de design en Europe, et qui a formé les plus grands artisans de France. Cet enseignement a donc aussi forgé la dextérité et le talent de Roger Tetuira.



25



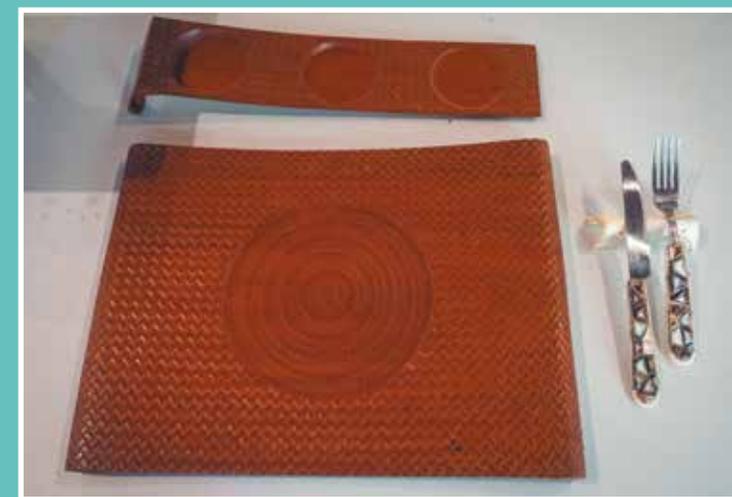
Sa pièce principale, le set de table, imite le tissage de pē'ue des Australes.

Un travail méticuleux

Roger aime la finition et la finesse. Ses œuvres en sont l'exemple même. Comme cet ensemble de sets de table gravés en tissage de pē'ue sur du bois de miro, réalisé en 2007 lors d'une formation au CMA avec Patrick Blanchard, sculpteur et meilleur ouvrier de France, enseignant à l'école Boule, qui lui a permis d'obtenir le diplôme universitaire de maître artisan de la Polynésie française. « *On devait travailler sur un thème de la table et j'ai choisi un ensemble de sets, de repose-verres et de couverts.* » Sa pièce principale, le set de table, imite le tissage de pē'ue des Australes dont chaque carré fait 5 millimètres. Un travail long de deux semaines et difficile. Au centre de l'œuvre, un rond avec des motifs des Australes : des dents et des écailles de poisson. Ici, chaque détail compte, rien n'est laissé au hasard. « *Roger est très méticuleux. Il connaît bien son métier et il prend toujours le temps de bien faire les choses. Il ne te donnera jamais un objet s'il n'est pas bien fini* », explique Viri Taimana qui le côtoie depuis des années et connaît bien le personnage. Plutôt du genre taiseux, Roger préfère la réalisation à la parole. Il peut passer des heures sur sa création. « *J'arrête quand mes yeux se ferment de fatigue* », confie l'artiste. Roger a confectionné quatre sets de table, qui ont été exposés en 2009. Avec ses sets, des porte-verres en miro et des couverts. Ces derniers ont été fabriqués à partir de nacre et d'os de bœuf car plus épais donc plus facile à travailler. « *J'ai utilisé de la nacre que j'ai transformée en pyramide. J'ai appris avec le professeur Sio, ici au Centre en 1989-90, et je l'ai reproduit en 2009 pour aller avec mon set.* » Avec les fourchettes et les couteaux, l'artiste a imaginé un repose-couverts en os de bœuf mais avec des motifs de la Société. « *Je les ai eus dans les livres, ici, au CMA. Il m'a fallu une semaine pour faire le tout. Le plus difficile, ce sont les pillons du repose-couverts car il ne fallait pas que ça casse.* »

Savoir transmis

Dernière pièce centrale de l'œuvre de l'enseignant : un tabouret transformé en porte vin. Là aussi, Roger a utilisé du bois de miro et des motifs des Australes. La pièce ressemble donc à un tabouret de musicien de tō'ere avec une gravure au centre. Les pieds ont été imaginés pour accueillir deux bouteilles de vin. « *Faire la forme m'a demandé beaucoup de temps mais le plus dur était la finition et le polissage.* » L'œuvre a été exposée en 2016 au Musée de Tahiti et des îles. « *Il apporte son savoir-faire depuis ces trente-cinq années. C'est important d'avoir ce genre de personnage, car il représente pour les élèves ce savoir transmis et cette exigence pour le travail bien fait et surtout la patience !* », confie Viri Taimana qui admire les œuvres de Roger. La dernière en date : une pagaie des Australes sur laquelle l'artisan travaille actuellement. « *C'est long, méticuleux, tout doit être à l'identique du début jusqu'à la fin. J'aime ce genre de travail car cela nous ramène à notre place : être une personne humble, cultiver la modestie et surtout le courage d'arriver jusqu'au bout.* » Une œuvre à l'image de son artisan et un exemple pour les élèves du Centre. ♦



Le nouveau visage du marae Maha'iatea

RENCONTRE AVEC JAMES TUERA DE LA CELLULE DES MÉDIAS CULTURELS ET DE LA COMMUNICATION DE LA DIRECTION DE LA CULTURE ET DU PATRIMOINE. TEXTE SULIANE FAVENNEC - PHOTOS : DCP



Le marae a bénéficié d'un aménagement paysager.



La commune de Papara abrite l'un des plus grands marae de Tahiti : le marae Maha'iatea. Érigé au milieu du 18^e siècle par le roi Amo et sa femme Porea, il a été laissé à l'abandon pendant plusieurs années. Depuis 2017, il fait l'objet d'aménagements.

C'est un monument historique de la Polynésie française. Érigé il y a trois siècles, le marae Maha'iatea était le plus haut et le plus élevé du territoire. Laissé à l'abandon pendant des décennies, il fait l'objet d'agencements depuis cinq ans. La Direction de la culture et du patrimoine (DCP) a procédé à des aménagements paysagers, graphiques et artistiques, tout en respectant l'authenticité du site classé.

Tout commence en 2017 avec une campagne de fouilles opérée par Mark Edowes. Cet archéologue néo-zélandais vit en Polynésie française depuis 1982 et connaît bien les marae du fenua pour avoir travaillé sur plusieurs d'entre eux, notamment aux Australes et à Moorea. Ces fouilles ont permis de mettre en exergue les vestiges du site et les fondations du marae.

Il a ensuite été prévu de poser un enrochement pour protéger le *ahu*, suite aux fortes houles qui avaient raviné le littoral. « A suivi un aménagement paysager et les premiers végétaux, traditionnellement placés sur les marae, ont été plantés », explique James Tuera de la cellule des médias culturels et de la communication au sein de la DCP. Des aménagements qui ont dû affronter les colères météorologiques. Plusieurs fortes houles ont freiné les travaux et provoqué quelques dégâts. La dernière en date : celle du 13 septembre pour laquelle des travaux de renforcement de l'enrochement ont été effectués. Le parking a, lui aussi, dû être ré-agencé. Il aura donc fallu pas moins de cinq années pour finaliser l'aménagement dont le plus gros a été réalisé en 2020. L'opération a coûté près de 12 millions de Fcfp.



Œuvre de Jonathan Mencarelli



Œuvre de Stéphane Motard



Œuvre de Teva Victor

L'art pour raconter

Réhabiliter ce site classé et fragilisé mais aussi sécuriser l'endroit pour le voisinage et la paix du marae ont donc fait partie des priorités de la Direction de la culture. Construit autour de 1766-1769, le marae s'étendait sur deux hectares et culminait à plus de trente mètres de haut. Il rejoignait le récif et possédait à l'époque onze gradins. « Cet aménagement est basé sur le principe de retrouver des aspects de l'architecture originale du marae. La mer ayant bien abimé la partie arrière, c'est une protection de ce site majestueux », précise James Tuera.

Et l'aménagement n'en est pas resté à la simple réhabilitation du site. La DCP a fait appel à des artistes pour raconter son histoire et repenser la place de ce lieu comme un tremplin en faveur de sa reconnaissance et sa protection. Deux graffeurs de renom, les artistes Jops et Abuz, ont œuvré à la mise en place d'une fresque chronologique représentant plusieurs séquences de l'histoire du site. On retrouve ainsi la pose de la pierre de fondation avec Ruahatu. Les récits anciens racontent qu'après « le grand déluge, les hommes d'une petite communauté de l'île sacrée de Raiatea reconstruisirent de nouveaux marae qu'ils dédicacèrent à Ruahatu, Seigneur des océans, divinité des mers ». Ce site a été choisi pour la construction de ce temple religieux à ciel ouvert dédié à Ruahatu pour deux raisons. La première parce que tous les marae de souverains suprêmes étaient traditionnellement érigés sur des caps ou promontoires faisant face à une

passage ouverte sur l'océan, un lieu stratégique et de rencontre entre l'océan et la terre. La seconde parce qu'il était proche d'un des plus anciens marae familiaux du clan des Teva autour des années 1760, To'o-à-Ra'i, aujourd'hui disparu.

Lieu de rencontre

Deux illustres personnages sont à l'origine de sa construction à l'occasion de l'intro-nisation de leur fils Teri'irere : le couple royal de Papara, Porea et Amo. Leur idée : rehausser le prestige (*mana*) et l'autorité politique du père, qui ne cessait de décroître depuis la défaite de Matavai causée par les armes à feu du capitaine Wallis. Celui qui en fut l'architecte n'est autre que le célèbre grand prêtre de Taputapuātea de Raiatea. L'une des fresques des artistes graffeurs illustre l'édification du marae par Tupaia entre 1766-1768. Autre séquence : celle de l'hommage à Opuhara, dernier gardien de la tradition et défenseur des rois *mā'ohi* tombés lors de la bataille de Fei Pi en 1815.

La Direction de la culture et du patrimoine a également mobiliser trois autres artistes pour la partie graphique du site. Les sculpteurs Jonathan Mencarelli, Stéphane Motard et Teva Victor de Hamani Lab. Chacun a eu la charge de représenter, à travers ses œuvres, le dieu de l'océan, Ruahatu. Suite à plusieurs rencontres autour de l'historique du site et des personnages principaux, les artistes ont pu donner libre cours à leur inspiration afin de produire des œuvres correspondant aux faits marquants de Maha'iatea. Un moyen également pour la DCP d'attirer un public plus jeune, de montrer une culture plus vivante et attractive. Aujourd'hui, non seulement le marae de Maha'iatea renaît de ses cendres mais le site devient aussi un lieu de rencontre entre art, culture et histoire. ♦



Fresque Abuz



Fresque Jops



zoom sur...

RENCONTRE AVEC FRÉDÉRIC CIBARD,
CHARGÉ DE COMMUNICATION
AU CAPF. PHOTO : VINCENT WAGNIER
POUR CAPF/21

GABY CAVALLO

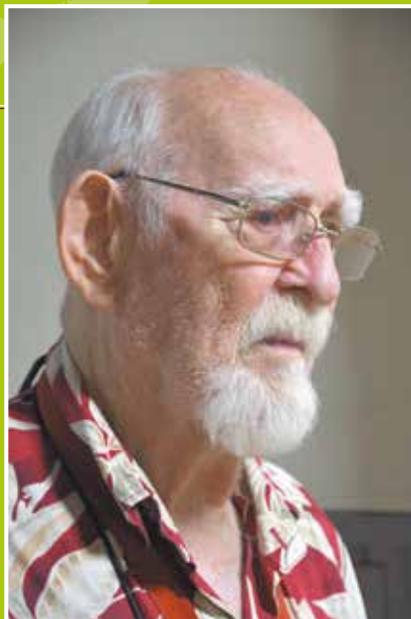
Le Conservatoire artistique de la Polynésie française a connu un nouveau deuil. Gabriel Cavallo, grand professeur de chant lyrique, est décédé le 4 octobre dans sa 90^e année. Celui que chacun appelait Gaby a tracé une voie royale pour les voix polynésiennes.

Beaucoup de superlatifs accompagnent le parcours professionnel de Gaby Cavallo qui a tracé une voie royale pour les voix polynésiennes. Que ce soit au sein de son association, « Les Penu d'Or », ou près de son épouse, Emmanuelle Vidal, professeure responsable de la classe de chant lyrique du Conservatoire, Gaby éveillera au chant classique des centaines d'élèves dont certains sont, aujourd'hui, de grands noms de la scène polynésienne.

Persuadé que les Polynésiens avaient un don spécial pour le chant lyrique, il écrira pour deux opéras en *reo tahiti*, dont le dernier, « Te Tura Maohi », a été donné par le Conservatoire l'année passée.

Déjà bien malade, Gaby fera, une nouvelle fois, preuve de courage et de passion en s'investissant totalement dans le concours des « Voix des Outremer », dont la finale polynésienne a eu lieu – sans public – au Grand théâtre de la Maison de la culture, il y a quelques semaines. Une de ses élèves, Laetitia, en sera la lauréate.

Pendant trente ans, Gaby enseignera la technique vocale, la posture, la gestion du souffle, le placement de la voix. « *La première chose que je fais lorsqu'un élève*



arrive, c'est de corriger sa posture, confiait-il. C'est fou ce qu'il y a comme gens "tordus" sur terre. Je les remets en place. Dos droit, tête haute. Savez-vous que c'est le corps qui chante, pas la voix ? Dans la vie courante, on oublie qu'on a un cœur qui bat, des poumons qui respirent. Le chant vous aide à prendre conscience de votre corps. »

« Cela devient intéressant quand le chant commence à opérer sa magie. Là, le moi intime se révèle. On prend conscience de son potentiel. Les élèves commencent à avoir de la considération pour eux-mêmes et cela change leur vie. Avec le chant, on découvre des choses sur soi », commentait le baryton.

Chevalier dans l'Ordre national du mérite, Gaby Cavallo venait d'être proposé au grade de Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres. Le *fenua* et le Conservatoire, ses élèves, sa famille lui rendent aujourd'hui hommage. Son esprit, ses messages demeurent sur ce chemin tracé vers la magie et la beauté de la voix chantée. ♦

LE CHANT, SUR UN AIR DE FAMILLE

Dernier né d'une famille de six enfants, Gabriel Cavallo a vécu une enfance heureuse dans une maison blanche aux volets bleus d'Alger. Son père, officier de marine, est un *aficionado* d'art lyrique. Comme tous ses frères et sœurs, il a une bonne voix et en use allègrement auprès de ses conquêtes. Mais contrairement à son frère Jean, célèbre baryton de l'opéra d'Alger, Gabriel ne fera pas carrière dans cette discipline. En 1949, alors âgé de dix-huit ans, il s'engage « par devancement d'appel », quitte l'Algérie pour la métropole et se marie. Il achète un appartement pour abriter son jeune couple. Dès lors, il n'est plus question de mener la vie de bohème qu'exigerait l'entrée dans une troupe municipale. Pour entretenir son organe, il prend des cours avec un éminent professeur de chant, Jean Bergerioux, et pour gagner sa vie, entame une carrière de déclarant en douane. En 1966, son frère Jean l'exhorte à venir le rejoindre à Tahiti. « *Là-bas au moins, on voit la mer* », lui dit-il pour le convaincre.

Apprendre et partager

Laetitia Julian et Lylia : les voix du *fenua* à Paris

Les voix de l'Outre-mer ont sélectionné celles de deux Polynésiennes qui défendront les couleurs du *fenua* en janvier prochain à Paris, à l'opéra Bastille. Laetitia Julian et Lylia, pour la catégorie Jeune talent, sont deux ambassadrices de choix. Pour Laetitia, passé la surprise, c'est l'émotion qui l'a envahie. « *Je voudrais dédier ce prix à mon professeur de chant Gaby Cavallo qui a écrit avec Emmanuelle Vidal l'opéra en tahitien. J'ai repris la sérénade de Schubert revisitée par Gaby Cavallo car je voulais lui faire honneur* », nous confie l'artiste en pleurs.

©ASF





Opération 'ete

À Moorea et à Tahiti, octobre a été le mois de l'opération 'ete. C'est dans une ambiance chaleureuse et polynésienne que les artisanes ont distillé leur savoir dans le cadre de plusieurs ateliers.
©ART



ENSEMBLE CONTINUONS !

DE PRÉSERVER NOTRE FENUA



UN SYSTÈME COMPLET POUR PRÉSERVER NOTRE ENVIRONNEMENT



ORDURES MÉNAGÈRES



RECYCLABLES



VERRE



PILES



BATTERIES



AMPOULES



HUILES DE MOTEUR



MÉDICAMENTS



FUSÉES DE DÉTRESSE



DEEE ÉLECTRONIQUE

et pour connaître les lieux de dépôts gratuits de vos déchets électroniques, RDV sur fenuama.pf

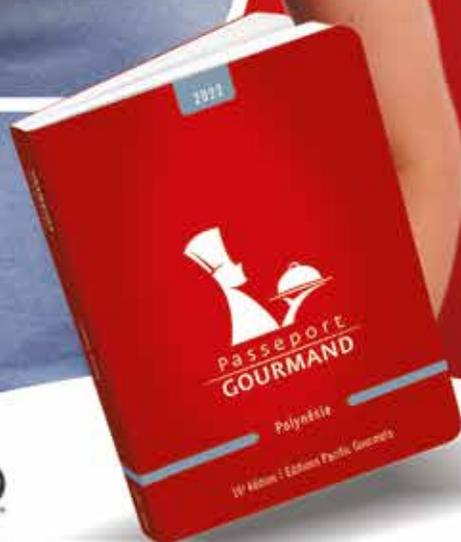


FENUA MA

BP 9636 - 98716 PIRAE - TAHITI - POLYNÉSIE FRANÇAISE
TEL : 40 54 34 50 - FAX : 40 54 34 51 - www.fenuama.pf - accueil@fenuama.pf

DÉCOUVREZ LA NOUVELLE ÉDITION 2022

+ DE NOUVELLES
50 OFFRES



Hilton
TAHITI RESORT



Frenchbee

Urban
CAFÉ

